

PAR JOSEPH MACÉ-SCARON

Roman. Réflexion sur le travail

Entreprise de survie

Le travail tue. Maintenant, on le sait. Mais il peut aussi réveiller l'instinct de survie. Si *Retour aux mots sauvages* est sans doute le vrai roman sur le travail en cette rentrée, et de loin le meilleur, c'est bien parce qu'il parle de ceux qui lui survivent. Thierry Beinstingel réussit ce tour de force : parler d'une dimension mortifère via un personnage qui y résiste. Ce personnage a perdu son nom. Sur la plate-forme de téléphonie mobile, on lui demande d'en choisir un autre.

Georges, à cause de George Clooney, Ringo, en souvenir des Beatles, ou Eric.

Va pour le troisième. Eric, donc, encaisse cette perte d'identité. On lui donne un casque et un ordinateur. Toute la journée, il répondra au téléphone. Il guidera les clients vers des forfaits Optimum, un nouvel abonnement, un règlement de facture. Il en ressortira la tête bourdonnante, la bouche pleine de phrases prémâchées. Désormais, sa bouche est son outil. Avant, il se servait de ses mains. Il était électricien. Maintenant,

« sous la lumière crue de la lampe, sa main paraissait blanchâtre, inutile, gélatineuse ». Mais il encaisse encore. Autour de lui, les collègues meurent. L'onde de choc l'effleure. La réalité de ces suicides est d'abord langagière. « Je me suicide à cause de mon travail » : c'est le retour aux mots sauvages, à la violence primitive de l'acte, que le service marketing tente de vernir. Eric le sait.

Il tient le coup. Au sens littéral : le coup qu'il portera à l'entreprise, cette barbarie orchestrée, il le tient. Il a son idée.

Il transgresse une consigne, qui interdit de rappeler un client. Eric se souvient de cette tessiture métallique, désemparée, qui jurait avoir payé son forfait, qui ne comprenait pas pourquoi son abonnement était suspendu. Non seulement il rappelle la voix, mais il la rencontre. A ce stade, Eric est un hors-la-loi de la



L'honneur du roman de Thierry Beinstingel ? Parler de résistance en milieu hostile.

téléphonie mobile. Il s'est livré à un acte illégal – celui de rencontrer, d'assortir un visage à une voix, celui d'injecter de l'humain dans des rouages robotiques. Sa faute ? Vouloir vivre. L'honneur de ce livre ? Parler de résistance en milieu hostile. De fait, on perd de vue France Télécom. Restent les mots, secs et tendus comme des bras levés, qui refusent et qui hissent. La force d'un texte qui opère le mouvement inverse aux événements décrits : il cadre, habille, sonde, dépèce, la sauvagerie, avec une intensité glacée. Du grand travail sur le travail fou ■

Clara Dupont-Monod

Thierry Beinstingel
Retour aux mots sauvages



Retour aux mots sauvages, de Thierry Beinstingel, Fayard, 295 p., 19 €.

Conte philosophique. A l'usage des parents

Le nouveau Rushdie : pas si enfantin que ça

Passé l'âge de 12 ans, le lecteur a généralement tendance à se méfier des romans qui commencent par « Il était une fois... ». Une réticence suscitée par la lecture de trop de mauvais livres se piquant d'être des contes philosophiques.

Mais voilà, il y a le conte philosophique et le même raconté par Salman Rushdie, et cela fait toute la différence. Ainsi de *Luka et le feu de la vie*, écrit pour son fils cadet comme *Haroun et la mer des histoires* l'avait été pour l'aîné.

Une aventure menée à un rythme trépidant par un

Rushdie qui, sans jamais se prendre au sérieux, s'offre le luxe d'enrichir le conte oriental d'une pointe de rebondissements façon jeu vidéo des plus habilement amenés.

Il était une fois, donc, un garçon nommé Luka, dont le père, un merveilleux conteur appelé Rachid, s'endormit un jour pour ne plus se réveiller. Il n'était pas mort, non, il dormait. Une seule manière de



Salman Rushdie.

le tirer de cette catalepsie : dérober le feu de la vie au monde des contes imaginé par le paternel. Et voilà Luka qui, du haut de ses 12 ans, se lance dans l'aventure. Il dispose heureusement pour l'aider de deux fidèles compa-

gnons doués de la parole, Ours, le chien, et Chien, l'ours. Pour obtenir son graal, Luka devra, aidé d'une belle princesse et de son tapis volant,

affronter moult ennemis aussi improbables que des hommes à tête de rat ou de terribles orbes de feu.

Connaissant Salman Rushdie, le lecteur l'aura deviné : ce conte merveilleux n'est pas qu'une fantaisie. Ce magnifique morceau de « littérature enfantine » est aussi une subtile réflexion sur l'importance de la transmission et sur les outrances de ces mondes fantasmés qui sont une caricature du nôtre. ■ Alexis Liebaert

Luka et le feu de la vie, de Salman Rushdie, Plon, 216 p., 18 €.